

Elle touche cette porte.

Elle écoute.

On n'entend plus aucun bruit. Il dort peut-être ?

Ah ! comme son cœur bat ! avec quelle douloureuse violence !

Elle y met la main ; elle appuie dessus de toutes ses forces.

Tout à coup elle prête l'oreille.

La porte de la cave donne sur la cour de la ferme, mais au coin des bâtiments ; près de là sur la droite, ce sont des pommiers et des poiriers, dans la haie du jardin potager.

Il a semblé à Marie-Thérèse qu'elle avait entendu un bruit de pas sur la terre et le froissement des épines de la haie.

Elle regarde, mais elle ne peut rien voir ; elle écoute encore, mais rien n'arrive à ses oreilles.

— Je me suis trompée ! se dit-elle.

Elle introduit doucement, avec précautions, la clef dans la serrure et elle tourne ; la clef, mal graissée rend un son strident.

Marie-Thérèse tressaille. Elle se fait toute petite. Elle retient sa respiration. On dirait qu'elle va commettre un grand crime.

Elle reprend courage. Elle appuie de nouveau sur la clef.

La porte est ouverte. Elle n'a plus qu'à la pousser.

C'est le dernier effort qui lui reste à faire pour achever l'action que lui a inspirée sa maternité malheureuse.

Elle ne réfléchit plus. La fièvre l'entraîne en avant.

La porte est grande ouverte et une bouffée d'air humide venant des profondeurs noires de la cave, la frappe au visage.

Elle se penche, descend deux marches, dit d'une voix mourante :

— Monsicur... Monsieur...

Rien ne lui répond. Mais, dans le fond, un ronflement annonce que Borouille est endormi.

Elle trébuche contre des bouteilles. Elle ne prend plus aucune précaution ! Elle est folle !

Elle rencontre le corps du vagabond plié en deux, le dos contre un tonneau. Elle le pousse du pied avec un dégoût.

Il grogne en se réveillant à demi.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je suis bien. Pourquoi me dérange-t-on ?

— Relevez-vous !

— Impossible. J'ai tant bu que mes jambes sont en laine.

— Relevez-vous vite, et partez !

— Partir !

Brusquement il est dégrisé. Il se relève, se frotte les yeux.

— Partir ! dit-il encore, je suis libre ? On me relâche...

— Oui.

Il ne comprend pas du premier coup. Cela est si extraordinaire qu'il craint de rêver. Mais il fait quelques pas dans la cave, puis ses yeux habitués à l'obscurité aperçoivent l'ouverture béante sur la cour de la porte grande ouverte.

— Libre ! Libre ! murmure-t-il hébété.

Et regardant Marie-Thérèse de plus près, la tâtant :

— Une femme !... Je reconnais votre voix !... Qui diable êtes-vous ?... La fermière !...

— Oui.

— Et c'est vous qui me rendez la liberté ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Profitez de ce que je vous offre et ne m'interrogez pas...

Malgré son cynisme et son audace, Borouille paraissait vraiment surpris. Marie-Thérèse se hâta d'ajouter, sans réfléchir que la condition venait trop tard, puisque la porte était ouverte :

— Je voudrais que vous redeveniez un honnête homme... Vous me le promettez ?... Je voudrais aussi que vous quittiez la France... et que, très loin, vous vous mettiez au travail afin de réparer, autant que possible, les crimes de votre passé !...

— Je promets tout ce que vous voudrez...

En aspirant l'air qui lui entrait par l'ouverture béante, comme une bête sauvage qui eût été longtemps enfermée et serait rendue brusquement à la forêt, aux grands horizons :

— Merci ; merci... .

Il s'élança au dehors... .

Ce n'est pas tout. Elle aurait encore bien des choses à lui dire.

Elle voudrait l'exhorter au devoir, tirer une larme, un regret de ce cœur de bronze, mais il n'est plus temps.

Toutefois, il lui jette un dernier mot, on partant :

— Vous êtes une brave femme... . Merci !... .

Elle le suit vaguement, dans les ténèbres épaisses, mais la silhouette du bandit déjà s'est mêlée à la nuit. On n'entend même plus ses pas.

— Où court-il ? Au repentir ? à l'expiation ? où à de nouveaux crimes ?

Telle est sa pensée, à la pauvre femme.

Et elle va revenir à la cave pour en refermer la porte, pour y prendre certaines précautions dictées par la prudence, afin d'éloigner d'elle tout soupçon et de laisser croire que Borouille n'a pas eu de complice pour s'évader, elle revient sur ses pas quand une ombre d'homme se dresse devant elle.

Elle recule, effarée, ne reconnaissant pas dans la nuit.

Elle croyait à un nouvel attentat. Elle est prête à appeler au secours.

— Qui êtes vous ?

— Taisez-vous ! dit l'homme très bas.

Cette voix ! Tout à l'heure elle l'entendait encore. La voix de Milberg !

— Henri ! Je vous croyais parti. Je vous croyais loin !... .

Elle est toute frémissante. Et lui est singulièrement ému.

— Qu'avez-vous fait malheureuse ?

— Quoi donc ? dit-elle, voulant mentir.

— Ne niez rien. J'ai tout vu. J'étais revenu. J'étais là !... .

Tout d'abord une épouvante en elle lorsqu'elle se dit qu'on la punira pour avoir rendu la liberté à Borouille.

Puis elle se tranquillise. Une réflexion rapide lui vint ;

— Puisque Milberg la voyait, pourquoi ne l'a-t-il pas empêchée ? Il l'aurait pu. Il n'avait qu'à se montrer pour cela.

Et elle lui dit :

— Vous m'avez demandé ce que j'ai fait... . Eh bien ! moi, je vous demande, à mon tour, ce que vous veniez faire... . Au lieu d'être à la Louvière pourquoi vous trouvez vous à la Pierre-de-Marbre ? Vous étiez parti. Pourquoi êtes-vous de retour ?

Il baissa la tête. Elle vit tout à coup qu'il chancelait, s'affaissant lourdement sur le sol. Et il garda le silence. Seulement il pleurait tout bas et sa tête était secouée de sanglots qu'il essayait vainement de maîtriser.

Alors, elle comprit et eut vraiment pitié de cet homme.

Elle se penche à son oreille et murmure ;

— Vous aussi, n'est-ce pas ? Vous aviez songé à cela ?... . Comme moi ! Et voilà pourquoi vous êtes ici ! Vous alliez peut-être essayer de lui rendre la liberté... . Vous alliez manquer à votre devoir de magistrat pour épargner au père un remords de plus... . Mais vous hésitez ?... . Ah ! comme vous avez du souffrir... . Que de fois vous avez dû vous arrêter en route ! Et comme le chemin a dû vous sembler long ! Mais vous n'auriez pas pu ! La force vous aurait manqué. Et tant mieux que ce soit moi... . Ah ! oui, cela vaut mieux, n'est-ce pas ?

Il continua de se taire.

— Ecoutez, dit-elle, ce n'est pas tout que de se repentir. Il faut prouver qu'on regrette le mal qu'on a fait. Il m'est venu une idée ! Voulez-vous que je vous la dise ?

— Dites ! fit-il faiblement.

— Charlot est sans famille, Henri... . sans famille comme l'a été toute sa vie... . l'homme auquel je viens de rendre la liberté... . l'homme qui a failli entraîner Charlot dans ses crimes... .

Il fit un geste, comme pour l'empêcher de parler.

— Vous avez compris ma pensée, dit-elle.

— Oui. Je l'avais devancée même.

— Vous adopterez Charlot ?

— Je l'adopterai.

— Vous ferez de ce pauvre garçon votre fils ?

— Oui, et j'en ferai aussi, j'en suis sûr, un honnête homme.

— C'est bien, Henri, c'est bien... . dit-elle... .

Il se releva péniblement.

— Voulez-vous rentrer à la ferme ?

— Non. J'ai attaché mon cheval à deux kilomètres d'ici.

Deux kilomètres ! Il avait fait ce trajet pour se rapprocher de Borouille ! Quel funèbre voyage ! Quel sinistre calvaire !

— Adieu ! dit-il.

— Adieu, Henri.

Elle n'avait pas un instant à perdre.

Elle alla chercher un outil de jardinage qui servait à sarcler, et en introduisit, à l'intérieur de la cave, la pointe dans la serrure, qu'elle fit sauter. Puis elle laissa l'outil dans la cave.

Elle rentra près de son mari qui, debout, les bras croisés, des larmes dans les yeux, contemplant son père.

Vers le matin, les gendarmes arrivèrent.

Il y eut grand émoi à la ferme, lorsque l'on constata l'évasion de Borouille. Blaise expliqua qu'il avait confié la clef à la maîtresse. Celle-ci montra la clef. On n'avait aucun doute sur elle. Les gendarmes rédigèrent, séance tenante, leur procès-verbal.

Puis ils emmenèrent Charlot ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre. Celui-ci n'était pas très effrayé. Il avait confiance dans la parole du magistrat. Et il savait aussi que c'était vers M. de Milberg qu'on le conduisait.

Du reste, en partant, Marie-Thérèse l'avait pris à part :

— Ne perds pas courage, mon enfant, et crois-moi. Ce ne sont pas les misères qui recommencent. Au contraire, les misères sont finies. Tu auras bientôt un protecteur qui constamment veillera sur toi, désormais.

— Et Bertine ! ma Bertine ?

— Nous la retrouverons.

(A suivre.)